



LE MONDE ILLUSTRÉ

ALBUM UNIVERSEL

Chronique



LA presse de tous les pays d'Europe ne sait sur quel diapason accorder ses violons et le monde diplomatique ne sait sur quel pied danser.

A peine vient-on de sortir de l'imbroglie du Maroc, qui a failli mettre aux prises la France et l'Allemagne, qu'un beau "matin" un malin journaliste français, occupé à pêcher en eau trouble, cueille une écrivisse qu'il envoie illico à la tête du bon papa, le Kaiser, en train de rédiger une épître à son ami le sultan.

L'effet fut terrible. Guillaume se fâcha tout rouge et tira par l'oreille le pseudo-insulteur qu'il se proposait de tancer d'importance.

Scandale! c'était Delcassé, l'ex-ministre français des affaires étrangères! Il avait dû se tromper; ce n'était pas possible! Guillaume n'en voulut pas démordre cependant et il tint pour l'insulte.

On sait le beau tintamarre qui s'en suivit. Le monde en a presque perdu son assiette. Une guerre était de nouveau devenue inévitable et pour l'éviter les diplomates de tous les pays se livrèrent à toutes les contorsions possibles et impossibles. La solennelle comédie des chancelleries modernes dégénéra en bouffonnerie, devint une grosse farce, les gros politiciens se renvoyant la balle, parlant tous à la fois, embrouillant toutes les questions, oubliant la principale, jusqu'au moment où, n'y comprenant plus rien, tous s'arrêtèrent à la fois pour voir où ils en étaient. La tempête était finie. Deux mots d'explication suffirent: tu ne veux pas la guerre, moi non plus... pas pour le moment du moins... donc...

Nous en sommes là de l'incident Delcassé, qui a excité un si vif intérêt et qui a failli amener un conflit anglo-allemand et tout est à recommencer.

Tout ceci prouve en effet que dans les conditions économiques actuelles en Europe, une guerre peut être retardée, mais elle ne saurait être évitée. Toutes ces crises diplomatiques, c'est de l'escrime avant la bataille. Les grandes puissances se tâtent réciproquement et le grand conflit n'éclatera que lorsqu'une ou plusieurs d'entre elles seront prêtes. Pour l'heure l'Allemagne a le mauvais rôle. Tannée entre la France, la Russie et l'Angleterre, elle frappe de gauche et de droite dans l'espoir de briser la chaîne, qu'elle sent se resserrer tous les jours davantage autour de son territoire. Elle n'a pas été heureuse jusqu'ici. Tout au contraire. Il semble qu'un rapprochement anglo-russe est en train de se souder irrévocablement à l'alliance franco-russe d'une part et on n'est pas éloigné de croire que c'est l'empereur Guillaume lui-même qui a provoqué, par d'inutiles bravades, une alliance franco-anglaise d'autre part.

L'Angleterre marche donc sûrement à son but. Les anglais sont en vérité très rusés sous leur flegme apparent. Qu'ils désirent une guerre avec l'Allemagne, c'est possible, mais ils ne l'avoueront pas et ils ne la désireraient pas qu'ils la lui donneraient quand même, si l'Allemagne insistait. L'Angleterre se contente néanmoins de tirer les ficelles et l'on sait si elle s'entend à ce jeu. Après avoir paralysé les efforts de la Russie en Perse, en lui opposant le Japon, la voilà qui se rapproche de la Russie, qu'elle veut jeter en Asie Mineure pour faire échec à l'expansion allemande au Levant. Et remarquez que l'Angleterre est ici appuyée par les autres grandes puissances, particulièrement la France, car il vaut mieux pour elles que ce vaste domaine, encore barbare, soit placé sous l'influence de la Russie. Mais ce plan ne fait pas l'affaire de l'Allemagne, qui a de gros intérêts en Asie Mineure. Guillaume songe même à enlever à la France le protectorat catholique en Orient et l'on se rappelle le fameux pèlerinage de l'impétueux monarque en Terre Sainte, d'où il est revenu avec l'intention bien arrêtée de relier par un chemin de fer la Palestine à la Perse et de dominer tous les pays d'origine slave, qui croupissent dans l'ignorance et la barbarie. Ce chemin de fer est en grande partie construit et le danger de la conquête du Levant est déjà menaçant pour l'Europe.

Dans ces conditions une coalition des grandes puissances contre l'Allemagne est une éventualité très rapprochée.

Mais vous verrez que Guillaume se défendra.

* * *

Un incident d'une exceptionnelle gravité vient de jeter l'émoi dans les nombreuses colonies canadiennes-françaises de la Nouvelle-Angleterre. Il s'agit encore de la question des langues, mais cette fois la discussion part de haut et elle a quitté les salles de rédaction pour l'église et les journaux pour la chaire. Un prêtre irlandais, dignitaire de l'église de Fall River, l'abbé Cassidy, et après lui Mgr O'Connell, évêque de Portland, ont entrepris une campagne tendant à imposer à tous les catholiques habitant les Etats-Unis, l'usage d'une seule langue, la langue anglaise, en invoquant la prospérité de la nation et la grandeur de l'Eglise, comme reposant sur l'unification des races et l'assimilation des moeurs, des langues et des coutumes du peuple. Il n'est pas bien difficile de comprendre que cette campagne est dirigée contre les Canadiens-français dont on redoute en certains milieux, où on était habitué à plus de tolérance et de justice, l'influence



Sir Henry Irving, le grand artiste dramatique anglais qui vient de mourir.

sans cesse grandissante. On veut forcer nos compatriotes, s'ils veulent rester catholiques, de se prêcher eux-mêmes, ou d'entendre des sermons d'anglais; de ne pas se confesser ou de se confesser en anglais.

Maître pendant longtemps des destinées de la religion catholique aux Etats-Unis, l'épiscopat irlandais est furieux à l'idée seule de partager avec des prêtres canadiens-français la surveillance du grand troupeau confié à ses soins, depuis que dans certains diocèses les Canadiens-français sont devenus la majorité des fidèles. Mais qu'un prélat aussi distingué que Mgr O'Connell se soit oublié jusqu'à laisser percer son chauvinisme, au risque de soulever une tempête dans son diocèse, voilà qui dépasse la note de la plus élémentaire bienséance. Le clergé franco-américain en a ressenti plus que de l'humiliation et sa protestation n'est pas exempte d'amertume. On parle déjà de la démission probable de trois des principaux dignitaires ecclésiastiques du diocèse de Portland et nous ne serions pas surpris qu'à son retour du Japon, à moins que d'ici là le pasteur ait été mieux inspiré, Mgr O'Connell trouve à qui parler.

* * *

La bêtise humaine n'a pas de bornes. Là-dessus il n'y a pas d'erreur et l'on a convenu depuis fort longtemps que l'on ne pourra jamais faire le comp-

te de tous les idiots qui peuplent notre petite planète. Mais vrai, là entre nous, il y a des individus, qui abusent trop de nos faiblesses. Vous vous rappelez, sans doute, le prophète Dowie, qui a réussi à enrégimenter des milliers de fidèles aux Etats-Unis en leur prêchant qu'un nouveau déluge menaçait l'univers? Ce devait être la fin du monde ou quelque chose d'approchant.

Eh! bien, voilà deux autres israélites américains, qui reprenant pour leur compte cette tradition un peu usée, nous annoncent ce petit événement pour 1917 — irrévocablement.

Mais il ne s'agit plus de la fin du monde telle que la comprenait Dowie. Les prophètes Charles et James prophétisent seulement pour cette date la mort subite de tous les hommes qui ne seraient pas leurs disciples, ce qui équivaldrait à une disparition presque complète de l'humanité, puisque, depuis deux ans qu'ils exercent leur métier de prophètes, moins lucrativement que leur collègue Dowie, ils n'ont fait que quelques centaines de prosélytes.

Tous les mécréants disparus, la terre se repeuplerait assez vite, car tous les hommes seraient immortels pendant mille ans; puis il y aurait une nouvelle période agitée, un règne de Satan qui durerait exactement quatre-vingt-trois ans et quatre mois, après quoi la terre connaîtrait une ère de béatitude et de repos complet dans l'immortalité. On ne mourrait plus, car on vivrait sans vivre; l'homme nouveau n'aurait plus de sang, non plus que les animaux, du reste, qui bénéficieraient de la nouvelle vie sans avoir passé par les épreuves infligées aux humains.

Telle est la doctrine des citoyens Charles et James, prophètes de leur état, venus du Michigan pour avertir le monde des cataclysmes prochains.

* * *

Un émule du docteur Ossler.

D'après un autre médecin américain, le docteur Farr, on peut estimer à 25 dollars la valeur d'un nouveau-né dont les parents sont ouvriers et on double pour avoir la valeur d'un enfant de dix ans.

Un adolescent en âge de travailler vaut 800 dollars. La valeur maxima d'un homme est atteinte à vingt-deux ans, soit 1,200 dollars.

Cette valeur se maintient plus ou moins, puis décline progressivement avec l'âge. A cinquante ans elle n'est plus que de 600 dollars.

Un homme de soixante-dix ans vaut à peine 5 dollars; au delà, non seulement il ne vaut plus rien, mais encore représente une perte.

D'où cette conclusion pratique du docteur Farr, c'est que les sauvages qui tuent ou mangent les vieillards de 70 ans sont de profonds économistes.

Et le docteur Ossler qui propose de les chloroformer. Il vont bien les américains...

Time is money, l'homme aussi! Telle est on le sait leur devise.

Et remarquez que pour eux c'est autre chose qu'un cliché verbal, puisqu'ils s'évertuent à la faire couramment passer dans les faits et dans la pratique de la vie.

Les américains ont en général le visage complètement rasé; c'est la mode là-bas. Mais on perd du temps, c'est-à-dire de l'argent, à se raser ou à se faire raser. Comment concilier les exigences de la coquetterie masculine avec les principes? Un coiffeur de Paterson, dans l'Etat du New Jersey, a résolu le problème en adjoignant le téléphone à chacun de ses fauteuils. De cette façon, le client peut poursuivre le cours de ses affaires pendant qu'on lui gratte le cuir. Pas une minute n'est perdue.

L'idée a fait fortune. Elle va sans doute se généraliser. Il ne reste plus qu'à installer le fauteuil téléphonique sur une voiture automobile, alors, ce sera parfait — sinon pour le coiffeur — du moins pour le business man.

Time is money!

A. BEAUCHAMP.